

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

19

No 23, 2me année

J. M. J.

5 Juin 1892

# LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —  
destinée à la famille

---

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications  
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:o:—

## SOMMAIRE

Anecdotes

PASSE TEMPS.

A mon meilleur ami D.C.

A. GAUDEFOY

Pensées choisies

X. X. X.

Un nouveau livre : *Traité d'Economie*

*politique*

F. A. B.

A Rome : Par ci, Par là

J. B. PROULX, ptre

La Seconde Mère

H. G.

---

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

---

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

---

#### DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous les ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

---

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

---

## A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

---

#### NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

## VARIÉTÉS : ANECDOTES

(Pour la FAMILLE)

### Un singe bonne d'enfant

Un singe favori avait été soigneusement dressé à surveiller un jeune enfant et à le bercer, lorsqu'il criait, et il était regardé comme un animal sûr et de bon service. Mais, un jour, laissé seul avec l'enfant et se voyant dans l'impossibilité d'apaiser ses cris, il sauta dans son berceau, lui écorcha la figure, lui mordit les oreilles et le nez et déchira ses langes. Au moment où il fut découvert, il se bourrait de morceaux d'étoffe. Il est superflu d'ajouter que la famille a renoncé aux services de cette bonne d'enfant par trop zélée.

### Artifice d'un médecin pour se faire payer.

Plusieurs médecins avaient successivement abandonné un vieil Italien qui réclamait sans cesse leurs soins, mais sans jamais se décider à leur payer ensuite leurs honoraires. Un jeune docteur, tout frais émonlu, se chargea pourtant de ce client, même après avoir été dûment averti qu'il devrait lui donner ses soins pour l'amour de Dieu.

— Non, non, dit-il avec assurance ! soyez certains que je saurai me faire payer.

Et, de fait, quelques jours après, il annonçait bien haut qu'il venait d'être soldé.

— “ Mais comment donc vous y êtes vous pris, lui demanda un confrère ? ”

Rien de plus simple, mon cher ! J'ai vendu son crâne à la faculté pour 15f,00.

Trop petit pour servir.

Une femme, pensant donner à son mari des étrennes à sa convenance, lui acheta un petit flacon de poche à liqueurs de fantaisie en argent qu'elle mit sous sa serviette, le premier de l'an.

L'heureux époux témoigna assez de satisfaction pour mettre sa femme aux anges et la rendre toute fière de son exploit.

Il prit le flacon, l'emporta, le mit sur son bureau et le regarda longuement.

—“ Ce sont des étrennes, lui demanda un collègue qui entra sur ces entrefaites dans son cabinet ?

—“ Ah oui ! dit-il avec un soupir, c'est ma femme qui vient de me les donner. Mais là ! franchement, elle est bien bonne de croire que je me sers d'eau de cologne. Si encore ce flacon était trois fois plus grand, je pourrais y mettre du cognac, n'est ce pas ?

Elle ne voulait le laisser ni fumer ni boire !

Une jeune femme de vingt ans intentait dernièrement à son mari un procès en divorce.

L'union du jeune couple avait débuté sous les plus heureux auspices. Puis, avant même le dernier quartier de lune de miel, ils constatèrent que leurs goûts étaient loin de sympathiser. La femme, fille d'un pasteur protestant, était d'un rigorisme pietiste.

—“ Pourquoi, dit le juge au mari, voulez-vous quitter votre femme ? ”

—“ Parce qu'elle a certains travers que je ne puis supporter. ”

—“ Mais encore ? „

—“ Eh bien ! Monsieur le juge, croyez-vous qu'elle ne veut me laisser ni boire ni fumer ! ”

Le magistrat, très perplexe, et pour cause, a remis la sentence à la prochaine session.

Pas moyen de le cacher !

On sait avec quel soin jaloux les jeunes mariés tiennent à ne pas faire savoir qu'ils s'en vont faire leur voyage de noces.

Ce désir fort légitime a été dernièrement contrecarré par la plus désopilante des fumisteries. Le train spécial emmenant deux jeunes mariés et ramenant par la même occasion bon nombre de gens de la noce n'avait pas plus tôt quitte la gare

ne ces derniers placardèrent sur les vitres des portières voisines du compartiment renfermant le jeune couple, une affiche où était écrit en caractères monstres : “ Jeunes mariés ! ” Et tous les voyageurs étrangers de rire à gorge déployée tout le long du parcours, si bien que les deux mariés durent prendre bientôt part à l'hilarité générale. Mais ils ne riaient plus lorsqu'en arrivant à l'hôtel de la localité où ils descendaient en villégiature, ils aperçurent sur leurs malles qu'apportait un commissionnaire de grandes pancartes où se lisait l'impitoyable : “ Jeunes mariés ! ” Le soir même, ils transportèrent ailleurs leurs quartiers d'été et leurs pénates provisoires.

### Ils ne pouvaient donc pas pêcher !

Il est rapporté que, pendant la réception offerte à Stanley, près l'une de ses conférences, un riche manufacturier lui exprima la surprise qu'il avait éprouvée en lui entendant raconter que ses compagnons étaient presque morts de faim. “ Ne pouvaient-ils donc pas pêcher, ajouta-t-il, puisqu'ils étaient près d'une rivière ? ”

— “ Mais vous avez ma foi raison, s'écria tout à coup Stanley. Comment se peut-il faire que personne, n'y ait pensé, pas même moi ? ”

— “ Monsieur Stanley, reprit son interlocuteur qui était américain, lorsque vous retournerez en expédition, n'oubliez pas l'emmener avec vous un Yankee.

### Instinct maternel d'une chienne

Une chienne avait trois trois petits. Mais son maître jugea bon de se débarrasser de l'un deux. Il le jeta dans un baquet plein d'eau où il le regarda pendant quelque temps se débattre et, lorsqu'il le crut noyé, il recouvrit le baquet avec une planche et s'en alla. Comme on était en hiver, le baquet se recouvrit dès le lendemain d'une épaisse couche de glace qui subsista pendant trois semaines.

Mais quelle ne fut pas la surprise du maître de la chienne lorsqu'il trouva, au bout de ces trois semaines, dans la corbeille où l'animal allaitait ses petits, trois petits chiens au lieu de deux.

Voici ce qui s'était passé. La pauvre bête s'était mise en quête de son petit, l'avait retiré du baquet longtemps avant que l'eau gelât et l'avait replacé dans sa corbeille où la chaleur et un bon allaitement avaient suffi pour le sauver des conséquences possibles de ce bain forcé et hors de saison.

LE PASSE TEMPS

POEMES D'AMITIÉ CHRÉTIENNE.

CHANT SEPTIÈME : A MON MEILLEUR AMI D. C.

Le chantre de Tibur veut que par un bon mot  
De l'esprit et du cœur on paye son écot :  
Nous avons comme lui, pour le jour de ta fête,  
Prodigué jeux et ris, couronné notre tête  
Et l'amical festin de guirlandes, de fleurs,  
Emblèmes éloquents de nos plaisirs trompeurs,  
Car le barde divin a comparé la vie  
A l'herbe du matin avant le soir flétrie.  
La tristesse toujours fait le guet dans nos cœurs ;  
Souvent les gais flambeaux s'éteignent dans nos pleurs  
Et, la veille, plus d'un se couronne de roses  
Dont les lèvres demain par la mort seront closes.

De notre gai banquet les lustres ont pâli  
Avant le lendemain. Des fleurs l'éclat flétri  
N'a reflété qu'un soir notre pure allégresse  
Et la sincérité des liens de jeunesse,  
Baume des jours passés, force des jours présents  
Et du sombre avenir horizons bienfaisants.  
Perpétuel concert, la sublime nature  
Avec ses mille feux, ses sommets, sa verdure  
A l'annuel retour, par cet éternel mot :  
" J'aime, " jusqu'au néant, chantera le Très-Haut.  
Jésus sans se lasser cherche la créature  
D'un amour qu'elle ignore et fait sa nourriture.  
Prêtres du Tout-Puissant, aux siècles vous offrez,  
Dès l'aurore des temps, ces symboles sacrés  
Toujours jeunes et vieux : le verbe, le pain, l'onde,  
Pour éclairer, nourrir, désaltérer le monde,  
Et par la foi, l'amour, la sainte liberté,  
Le conduire au progrès, à la félicité.

Puisse notre âme aussi conserver la tendresse  
Des chrétiens souvenirs ! L'éternelle jeunesse  
Du cœur, malgré ce monde et son éclat trompeur  
Est le seul bien solide et l'ombre du bonheur !

A. GAUDEFROY

## A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ.

### CHAPITRE TREIZIÈME

DU 1ER AU 17 JUIN

*Dimanche, 8 juin.* — Mais pour nous revoir, mère, il faut se conserver ; il ne faut pas trotter du matin jusqu'au soir, passer des heures sur la terre fraîche, arracher des herbes ici, renchausser des plantes là, plus loin cultiver des bouquets, et que sais-je ? je vois tout cela d'ici. C'était bon quand on était plus jeune. Mais les forces diminuent, l'estomac devient plus sensible au rhume ; la respiration est plus courte ; et la jambe est plus raide. Quand on a des rentes, on s'assied dans sa chaise, on jase (cela, ça ne fatigue pas les vieilles) on se repose, on se fait apporter son mouchoir. Sérieusement, soyez raisonnable. Faites comme moi, quand je suis malade, je m'arrête. Si quelquefois il m'arrive de ne pas le faire assez tôt, c'est parce que je tiens de vous. Vous n'avez pas le droit de me le reprocher. De grâce, si vous voulez me faire plaisir, prenez du bon temps ; et que je ne vous trouve pas vieillie au retour.

J'ai reçu votre lettre du 23 mai, dans laquelle vous me racontez la belle fête de la Pentecôte. Mes félicitations. Une lettre de St-Lin me dit : “ Je ne vous donnerai pas des nouvelles de la paroisse, je sais que M. Payette vous tient au courant de tout ; je vous dirai seulement ce qu'il ne vous dit pas, c'est que depuis votre départ la paroisse a été desservie on ne peut mieux.” Vous ne sauriez croire comme il me fait plaisir d'apprendre ces choses. Si je savais ma paroisse en souffrance, mon séjour ici serait empoisonné d'inquiétudes. Je résignerais ou la cure ou le rectorat. — Laissons dire les méfiants. La lumière se fera avant longtemps. C'est pour cela que je fais tout imprimer. Il y aura à peu près 400 pages du format que vous avez reçu. Je me suis tu jusqu'ici, parce que on aurait tourné mes explications les plus sages contre moi. J'étais entre trois camps qui ne demanderaient pas mieux que



de me prendre pour cible, et me tirer dessus. Mais maintenant que je suis bien à Rome, que j'ai assuré mes derrières que je connais exactement les limites de mes fonctions et les possibilités extrêmes où l'on peut aller sans faire violence aux décrets ni aux intentions de Rome, je ferai en sorte que mes desseins soient connus, mes actes expliqués, mes paroles rendues publiques, je ne prétends pas convertir tout le monde. Les vieilles rancunes ne se déclarent jamais satisfaites, les intérêts individuels contents à moins d'avoir une victoire complète et un triomphe insultant : ce qui est impossible, inutile, nuisible. Mais j'espère rallier autour de l'Université à Montréal le concours de tous les hommes de bonne volonté, les raisonnables, les pratiques.

Ce pauvre Roch ; il a suivi de bien près sa femme. Vraiment, vous êtes en train d'enterrer ma paroisse toute entière !

*Lundi 9 Juin.*— Je viens de me procurer un trésor, une parcelle assez considérable de la vraie croix, cette relique m'est plus chère que celles que j'ai déjà obtenues toutes ensemble. La croix est l'instrument de notre salut ; et il est doux de pouvoir se dire : ce bois que je vénère, était sur le Calvaire et faisait partie de l'arbre par lequel la mort a été domptée, et la vie nous est arrivée.

O crux, ave, spes unica,  
In hac triumphi gloria  
Pis adauge gratiam  
Reisque dele crimina.

Avant midi je suis allé m'abonner à un journal grec, plus petit que celui que je recevais à l'Isle Bizard, et moins cher. J'ai payé mon abonnement pour dix-huit mois, jusqu'au premier de janvier mil huit-cent quatre-vingt-douze. Vous voyez que j'ai confiance en l'avenir.

M. Belnoue part dans quelques minutes. Il retourne à Chartres. Ce départ m'attriste parce qu'il laissera un vide autour de moi. Il est arrivé un autre prêtre à midi, vieux, malade, revenu des missions de l'Isle de Ceylan, religieux de

l'ordre des franciscains, parlant un peu d'anglais, et un peu encore plus petit de français, italien de nation, brûlé par le soleil comme un sauvage, dyspeptique, vivant de bouillon. Il prendra la place de M. Beluque ; mais il ne le remplacera pas.

*Mardi 10 Juin.*— Hier matin j'ai émigré de ma chambre nouvelle du côté du nord-ouest. Je suis devant les rayons d'un soleil trop ardent qui donne dans ma fenêtre toute l'avant midi. Cet hiver, il m'a rendu grand service, remplaçant poêle et cheminée. Au nord je trouve l'ombre et le frais. Je suis là comme en villégiature, car la plupart de mes effets restent dans ma chambre d'hiver. La mère supérieure, à cette saison, n'est pas avare de ses chambres. Mais il n'y a pas de médaille sans revers. Je regrette la vue de mon petit jardin, l'odeur des roses et des feuilles vertes, le silence parfait. J'irai me promener de temps en temps dans ce parterre si bien entretenue, et m'asseoir sous les treilles de son berceau. Sur la rue Melazzo, j'ai le bruit des voitures, quoique ce ne soit pas un endroit très passant ; le cri des vendeurs de journaux. *Tribuna* a a a ! *Messagero* o o o ! et des revendeurs : "cerises à vendre," fraises, carottes, pommes de terre ! Mais, avant tout, il faut vivre, et l'air frais vaut bien quelque inconvénient. D'un autre côté, ma nouvelle fenêtre a bien ses avantages, elle donne droit sur la rue *Magenta* ; et ma vue s'étend, par delà la Place de l'Indépendance, jusqu'à l'extrémité de la rue *Cartalonne*. Quelquefois cela dissipe de regarder passer la foule et s'agiter cette fourmillière humaine. Je la domine de quinze pieds elle ne se doute pas que j'examine ses mouvements, et que, j'étudie ses manières. Où vont toutes ces personnes ? que font-elles ? que pensent-elles ? L'homme est un voyageur, toujours en mouvement. Dans un mois, moi aussi, je reprendrai le mouvement, je quitterai cette chambre ! en attendant que nous quittions la terre pour la demeure définitive.

Par suite de mon travail d'impression, et des chaleurs mon règlement, depuis le commencement du mois, s'est modifié. Lever, messe, déjeuner à la même heure qu'auparavant. De

8 h à 9½ travail. A 9½ h, je prends les petits chars en face de la gare, lesquels me conduisent à la place de Venise de là cinq arpents me séparent de la Place *du Jesus*, où se trouve mon imprimeur. Chaque soir M. Befani m'envoie une liasse d'épreuves, et chaque matin à 10 heures je les lui reporte, les ayant corrigées à la veillée, puis revues le lendemain après ma messe. Quand il ne fait pas trop chaud, à 10 heures je reviens à pied ; sinon je reprends le tramway. C'est aussi le moment que je fais mes petites commissions en ville, profitant de ce que je suis rendu au centre des affaires. Je rentre donc entre onze heures et midi ; et en attendant le dîner je fais ma correspondance, celle qui n'est pas d'affaire. A midi et demi, comme les Italiens, je me couche, pour laisser passer sans m'en apercevoir le temps de la grande chaleur. Je me lève vers 4 heures. Travail, bréviaire jusqu'à 7 heures. Souper, petite promenade. Puis de 8 heures à minuit travail, c'est le meilleur de la journée. Comme déjà j'ai pris une petite nuit vers le milieu du jour, la grande nuit peut-être plus courte. Voilà comment ma vie s'est adaptée petit à petit aux exigences de mes occupations et du climat.

*Mercredi 11 juin.*— J'ouvre ma fenêtre à 5½ heures ; la ville se réveille, la circulation commence, petite d'abord, puis croissante. Un troupeau de chèvres fait son apparition accoutumée. La barbe au menton, couchées sur le trottoir le long des maisons, elles ruminent philosophiquement, attendant leur tour. On arrive de tous côtés, qui avec un bol, qui avec une tasse, qui avec un verre. Le maître pousse une chèvre, comme quand on réveille une personne qui dort d'un profond sommeil, et il emplit le vase. Ces gens-là du moins sont certains d'avoir du lait pur. Vers huit heures, les vingt chèvres partiront à la suite l'une de l'autre pour gagner leur paturage.

J'ai fait venir de Paris, avec les miens, quelques livres pour M. Cousineau. Il est venu les chercher ce matin. Je l'amène avec moi à l'imprimerie, puis ensemble nous allâmes visiter un atelier de peinture. Je dis au propriétaire de mettre de côté

tous les tableaux qu'il avait dans un certain genre que je lui indiquai. Je retournerai samedi après-midi; et je ferai un choix. Je crois qu'il va m'être possible de faire une bonne affaire. M. Befani, que je presse, m'enterre dans les épreuves. J'en suis bien aise, je n'ai garde de le retarder, et chaque avant-midi, à 10 heures j'entre à son bureau, avec l'exactitude d'une pendule. Dans un mois je serai sur le point de quitter Rome, si je ne l'ai déjà fait. Au revoir!

Vous recevrez dans les premières semaines de juillet un journal grec *Anatolè*. Vous en conserverez soigneusement la file. Il est plus de mon goût que le *Nea Emera* que j'ai reçu pendant deux ans. Il était trop long à lire, coûtant trop cher, et ne venait pas de la Grèce, mais bien de Trieste en Autriche. — Cette fois-ci, je cherchai assez longtemps des renseignements, sans pouvoir tomber sur la veine. Enfin j'appris que le Père Franco était un des collaborateurs du journal de Rome pour les choses helléniques, et que le journal lui passait ses échanges grecques. Je me rendis chez lui, 12 via Carozze. Longue barbe front chauve, chevelure retombant sur les épaules, "On me dit que vous recevez plusieurs journaux grecs. Je voudrais lire les nouvelles dans la langue d'Homère, seriez-vous assez bon que de me donner certains renseignements. — "Venez, voici." Il mit devant moi cinq journaux. — "Sur le nombre, y en a-t-il qui soit catholique? — oui, l'*Anatolè* et c'est le seul journal catholique, dans le monde, qui soit publié en grec. Hebdomadaire, 10 francs pour Syros, 12 pour la Grèce, 14 pour les pays de l'Union postale.

— Il est donc publié à Syros. — Oui, monsieur — Eh! qu'est-ce que Syros? excusez mon ignorance. Je suppose que vous, de votre côté, ne connaissez pas l'île Bizard? — "Syros est une ville de 21,000 habitants, capitale de l'île de Syros, siège du monarque qui gouverne tout l'archipel des Cyclades, située sur des collines superbes, au fond d'un port magnifique, sur la route des steamers de Naples à Constantinople. C'est le centre catholique le plus nombreux de la Grèce, ancienne colonie de Venise. Il y a un évêque catholique et la cathédrale de

*St George* située sur le sommet le plus élevé de la colline commande une vue admirable de Syros et de toute les îles environnantes." Enfin le Père Franco était très *talkative*, il me lut une pièce de vers grecs de sa composition, qu'il devait présenter le jour même au nouveau bibliothécaire du Vatican, le Cardinal Capececcalia. Je n'y compris qu'un mot *dos Biblion* il veut obtenir *une place*. Enfin je lui payai dix-huit mois d'abonnement à son *Anatolè*, à partir du premier juillet 1890.

— Au revoir !

*Jeu*di 12 juin. — Reprenons la douce tâche. J'ai travaillé beaucoup pour mettre le dernier clou à la rédaction de mon mémoire, dont l'impression est plus qu'à moitié faite. Je l'aurai dans son entier avant la fin de la semaine prochaine. Quoique j'aie toutes mes réponses, j'imprime toujours afin de laisser mes pièces, multipliées, en tous les endroits nécessaires, et de m'en servir comme d'un moyen de propagande en haut lieu, ainsi qu'une réfutation à tous les paradoxes qu'on a avancés. Mgr Labelle est venu passer avec moi une partie de l'après-midi.

*Vend*redi 13 juin. — Grand dîner chez les Pères du St-Sacrement vu que le Sacré-Cœur, est une des fêtes principales de leur institut. De plus c'est le jour de St-Antoine, et Mgr Labelle s'appelle Antoine, ainsi que Mgr Baroncini qui était là présent.

Il y eut discours. Je fis le mien, et j'invitai ces messieurs à ma table de St-Lin quand le Père Tenailon serait provincial de son ordre au Canada, que Mgr Labelle serait retiré à la à la montagne tremblante gouvernant de haut les affaires du pays, et que Mgr Baroncini serait délégué papal à Ottawa. Je revins passer le reste de l'après-midi à l'hôtel Marini, où j'avais à traiter de longues affaires avec Mgr Labelle avant son départ de Rome, qui aura lieu probablement jeudi prochain, 12 du courant. A mon retour je trouvai sur table une liasse d'épreuves qui me fait veiller jusqu'à une heure du matin.

## LA SECONDE MÈRE

### II

—Je ne serai point si égoïste, mon cher Richard, répondit Mme de la Rouveraye avec une politesse exquise, et mon amour maternel ne saurait étouffer en moi les autres sentiments. Votre femme et vous serez toujours les bienvenus dans cette maison : en tout temps, pendant la petite enfance d'Yveline, et à l'époque des vacances, lorsqu'elle devra faire son éducation dans le couvent où sa pauvre mère avait reçu la sienne.

Brice sentit s'écrouler le beau château en Espagne qu'il avait édifié au commencement de sa visite ; en réalité la situation était exactement la même qu'avec sa mère, seulement sa belle mère y mettait plus de formes. Blessé au fond de lui-même, mortifié de sa propre crédulité, il se leva.

—Nous reparlerons de tout cela plus tard, dit-il. En attendant, votre bienveillance vient de m'adoucir une démarche difficile, et je suis heureux de vous en remercier.

—Vous dînez avec moi ? demanda Mme de la Rouveraye.

—Je regrette de ne pouvoir accepter, dit-il. Je suis rappelé à Paris ce soir même, et d'ailleurs il serait trop tard pour Edme, qui doit rentrer aux Pignons avec Jaffé. Voulez-vous me permettre de sonner ?

Ordre fut donné d'amener les chevaux. Brice remonta à la chambre de sa fille, où Edme jouait gravement avec elle, de l'air d'un roi qui consent à se montrer bon prince. Richard embrassa longuement Yveline, avec une profondeur de chagrin qui ressemblait à du désespoir, mais dont rien ne parut sur son visage, puis redescendit en silence. Lorsqu'il eut pris place dans le phaéton, son fils à son côté, il salua une dernière fois sa belle mère, et leva les yeux vers la fenêtre, d'où Yveline, dans les bras de la nounou, se penchait vers lui.

—Papa ! cria la fillette. Sa voix claire résonna comme une clochette dans l'air du soir. Un rayon de soleil couchant la nimbait d'or rouge ; elle était délicieuse et immatérielle comme une apparition.

—Au revoir, chérie ! fit-il. Sa voix s'étrangla tout à coup dans sa gorge, et il rendit la main à ses chevaux.

Ils descendirent l'avenue au grand trot, sous les platanes qui formaient un berceau. Edme, tout étonné, vit à deux reprises tomber une goutte d'eau sur la couverture qui enveloppait ses jambes et celles de son père, qui, les lèvres serrées, conduisait son attelage avec grand soin.

—C'est des gouttes de pluie, pensa le garçonnet.

Non, petit Edme, c'étaient des larmes.

L'état d'esprit de Brice en cette circonstance ne pourrait se traduire que par le mot : sinistre. Il roulait confusément dans sa tête des pensées de colère, de vengeance, d'actions violentes ; une rage muette le prenait contre ces deux femmes, qui de façon différente lui avaient pris chacune une moitié de son trésor, et refusaient de le lui rendre.

On lui permettait d'avoir une femme, mais on lui défendait de songer à revoir ses enfants ! Il pouvait être époux, il ne serait pas père, — pas le père de ceux-là, tout au moins ! Et il les aimait pourtant, Dieu le savait ! Il les aimait de toutes ses forces, la chérie surtout...

— Papa, dit tout-à coup son fils, sortant d'une méditation prolongée, quand est-ce que nous irons chez nous ?

— Chez nous ? répéta Richard, tout saisi à cette question si simple. Tu te souviens donc de chez nous ?

— Oui, répondit Edme : chez nous à Paris, avec ma petite sœur... Il chercha dans sa mémoire l'image de sa mère, déjà effacée ; on lui avait dit qu'elle était au ciel, il ne pouvait donc pas associer son souvenir avec celui de « chez nous » dont il parlait ; mais au fond de lui-même, il sentait bien que son ancienne demeure devait abriter, outre son père et sa sœur, encore quelqu'un... il ne savait pas bien qui...

— Pauvre mignon ! pensa Brice tout haut. Nous irons, mon cher garçon, — nous irons, sois tranquille, répéta-t-il en serrant les dents.

Le phaéton vola pendant quelques minutes sur la route bien unie ; quoiqu'il ne fût pas tard, grâce aux nuages sombres, le crépuscule enveloppait déjà les bois d'une teinte grise où les masses se détachaient en plus enfoncé.

— Les lanternes, Jaffé, dit Richard en s'arrêtant.

Le brave homme sauta à bas et s'empressa d'obéir. Pendant qu'il frotta une allumette sur le drap de son pantalon :

— Jaffé, dit tout à coup son maître, que-t-ce que tu diras de ça toi ? Je vais me remarier.

L'allumette qui brillait entre les doigts de Jaffé s'éteignit subitement, comme s'il avait soufflé dessus. Il en frotta une autre qui prit, et alluma une lanterne sans mot dire. Edme avait levé vers son père son visage étonné ; il n'avait pas compris.

— Monsieur va se remarier ? dit enfin Jaffé, en allumant l'autre lanterne. C'est que monsieur a pensé que ce serait bien, car monsieur agit toujours pour le mieux.

— Voyons, laisse là la troisième personne, tu m'impatientes, fit Brice, et réponds-moi comme à un homme. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense, monsieur Richard, que si la dame que vous aïlez épouser a bon cœur, comme c'est probable, ça pourra être un grand bien pour ces pauvres petits... Mais si c'était le contraire, ce serait un grand malheur !

— Elle a bon cœur, Jaffé, fit lentement Brice en plongeant ses yeux dans ceux de son fidèle ami d'enfance.

Les lanternes faisaient paraître l'obscurité plus profonde, Edme, eut un peu peur et se serra contre son père.

— Pourquoi dis-tu que ce serait un grand bien ? reprit Richard en rassemblant les guides.

— Parce que... Je ne peux pas vous dire ça ici, monsieur, — ni ailleurs non plus, du reste, parce que ce ne sont pas mes affaires, — mais mieux vaudrait pour le petit qui est là d'être élevé par son père..

Il se tut, et regagna prestement son siège. Richard toucha ses chevaux.

— C'est rapport au caractère, ce que j'en dis, monsieur. reprit Jaffé enhardi par le bruit des roues ; c'est difficile pour une femme seule d'élever un garçon... un garçon qui aura de l'argent... On est disposé à les aimer trop, ces enfants-là...

Jaffé s'était un peu penché en avant, et sa bonne figure était près du petit Edme.

— Alors, tu m'approuves ? dit Richard avec un rire amer.

— Si la dame a bon cœur, oui, monsieur Richard ; sans cela, vous ne la prendriez pas. Mais faudra qu'elle aime les enfants ; autrement, ce serait un grand malheur...

— Tu me l'as déjà dit, fit Brice avec une pointe de raillerie. Elle les aimera, sois tranquille... si l'on veut bien le lui permettre.

Ils n'étaient plus loin de la station, Richard s'aperçut qu'il était en avance sur l'heure du train, et ralentit un peu l'allure de ces bêtes.

— Papa, fit Edme en apercevant la gare, emmène-moi !

— A Paris ! comme cela, nous deux ? répondit Richard pris d'une étrange émotion.

— Oui ! je m'ennuie aux Pignons, sans toi. Allons-nous-en tous deux.

— Et moi ? fit Jaffé en riant d'un gros rire, pour cacher son émotion.

— Toi aussi.

— Et les chevaux ? insista le domestique.

Edme resta perplexe. Son père fut saisi d'un tremblement violent. Était-ce la fraîcheur du soir, ou bien ce qu'il avait enduré pendant cette cruelle journée, ou bien le désir féroce qui lui venait d'obéir à son fils et de l'enlever tout à coup ? Et s'il l'enlevait, qu'arriverait-il ? N'était-ce pas son droit de père ? N'était-ce pas son devoir, peut-être, après ce que Jaffé venait de lui faire entendre ?

Il se raidit de toute sa hauteur d'homme du monde et d'honnête homme.

— Non, mon cher petit, cela ne se peut pas, il faut retourner aux Pignons. Jaffé, enveloppe-le bien ; n'as-tu pas quelque chose pour cela dans le coffre ?



—Voilà, monsieur, répondit le domestique en tirant le paletot d'Edme et un foulard, dont il l'emmitouffa jusqu'aux oreilles.

—Et maintenant, partez, dit Brice.

—Oh ! papa, quand le train sera arrivé, dis ?

—Non, tout de suite, répliqua Richard, presque durement. La tentation de voler son fils lui revenait si forte, qu'il se sentait incapable d'y résister un instant de plus. Partez vite, il est tard. Embrasse-moi, mon petit homme, embrasse-moi bien, bien, avec tes deux mains sur mes joues. Encore ! Là ! c'est bon. Allez !

Les chevaux partirent comme le vent vers leur écurie ; Brice suivit des yeux le léger équipage qui s'enfonçait dans la nuit croissante, sentant un morceau de son cœur s'en aller avec lui. Le train arrivait.

— Et dire qu'il y a tant de gens qui ne se soucient pas de leurs enfants ! pensa-t-il en montant dans un compartiment où par bonheur il resta seul.

### III

Richard arriva à Paris, assez tard dans la soirée ; sans prendre le temps de dîner, sans même passer chez lui, il se fit conduire chez M. Montaubray.

La veille, il avait promis à sa fiancée de lui rendre compte, le soir même, des démarches accomplies ce jour-là. C'était Odile qui avait insisté pour qu'il les fit sans plus tarder, et elle l'avait instamment prié de venir, ne fût-ce qu'un instant, pour lui dire comment il avait été accueilli.

A moins qu'une femme ne soit une véritable enfant ou que l'intérêt ne la dirige, il lui faut un courage réel et un grand amour pour devenir la compagne d'un homme resté veuf. Les difficultés ordinaires d'un mariage pour une jeune fille sont plus que doublées par cette situation embarrassante ; on se trouve avoir à lutter contre les souvenirs et les comparaisons dans l'esprit des familles et des amis ; on rencontre des préventions, parfois des railleries, là où la première épouse n'avait vu que la bienveillance.

Odile Montaubray savait tout cela. Fille unique, ayant perdu sa mère vers sa douzième année, elle avait vécu près de son père, et dans le commerce journalier de cet esprit véritablement supérieur, elle avait puisé une grande force d'âme jointe à une connaissance de la vie peu commune à son âge. Recherchée par les plus brillants partis, elle avait atteint vingt quatre ans sans en vouloir accepter aucun.

On avait dit autour d'elle que cet attachement au célibat provenait d'un amour mal placé ; ne faut-il pas qu'on calomnie, lorsqu'on ne comprend pas ? L'amour de Mlle Montaubray était bien placé : l'homme qu'elle avait toujours aimé était Richard Brice ; seulement, alors, il était marié.

Elle l'avait aimé marié, sans vouloir se l'avouer à elle-même ; puis, le jour où elle avait été forcée d'en convenir vis-à-vis de sa conscience, elle s'était imposé de ne plus le voir. Fidèle à sa résolution, elle avait vécu deux ans sans le rencontrer, ou, du moins, sans qu'il eût occasion de lui parler. Elle n'entretenait aucun mauvais sentiment à l'égard de Mme Richard Brice ; pour cette âme droite et fière, le mari d'une autre femme était un être hors de ce monde, malgré la chaleur de cœur qu'elle ressentait à sa seule pensée, et la femme de cet homme était au-dessus du vulgaire, puisqu'il l'avait choisie. Mais lorsqu'il devint veuf, elle eut l'impression que sa vie à elle venait de s'épanouir. Son cœur longtemps serré s'ouvrit comme une fleur magnifique ; elle ne douta pas un instant de l'avenir. Richard ne l'avait jusque-là peut-être pas remarquée, il l'aimerait, elle en était sûre.

Elle n'employa aucun des petits manèges d'une femme coquette ; Odile était bien au-dessus de cela ! Mais au lieu de l'éviter, elle lui parla ; il la vit chez son père, où il avait souvent occasion de se rendre ; elle le reçut avec cette ampleur de bienveillance, avec cette générosité d'accueil qui est bien plus et bien mieux que de la sympathie ou de la pitié ; il sentit bientôt qu'il avait un nid dans cette âme, et le jour où il le comprit, il l'adora.

Ils s'entendirent presque sans se parler ; leurs mains se trouvèrent jointes un soir, devant la table à thé, au milieu d'une foule de gens qui ne s'en aperçurent seulement pas : le hasard d'un entretien les avait rapprochés, un mot les unit :

— Pour la vie ? dit Brice simplement.

Elle lui répondit :

— A toujours.

Elle l'attendait, ce soir, avec une sorte d'angoisse, elle toujours si sereine ; sa vieille cousine, qui était restée avec elle depuis la mort de sa mère, s'inquiétait de la voir aller de la porte à la fenêtre, avec des pâleurs soudaines, elle dont le teint nacré s'était à peine nuancé de rose lorsqu'elle avait accepté la main de Richard. Son père était sorti, contraint d'aller passer quelques instants dans une soirée officielle, et les minutes lui semblaient longues.

Enfin, le timbre de la porte résonna, et Brice parut sur le seuil.

— Eh bien ? lui dit-elle, sans s'avancer vers lui. Elle était debout au milieu du salon, en pleine lumière, dans l'éclat de sa tranquille et saine beauté.

— C'est fait, répondit-il, mais à quel prix !

Il s'était approché, lui tendant la main ; elle lui désigna un fauteuil, tout près du canapé où elle s'assit elle-même. La vieille cousine sourit, dit bonsoir et retourna à son livre. C'était une femme prudente et pensée, qui savait quand il fallait parler et quand il fallait se taire.

— On veut garder vos enfants ? dit Odile à voix basse.

— Comment le savez-vous ? fit-il en levant vers elle son visage décomposé.

— C'était inévitable ! Mais ne craignez rien, nous les aurons !

Elle était si calme, elle parlait avec tant d'assurance ! Jamais il ne se fût douté que tout à l'heure elle était en peine de lui, à en crier de douleur si elle l'eût osé !

— Vous croyez ? Nous avons affaire à deux femmes bien tenaces, chacune dans leur genre, et bien fortes, car elles ont possession...

— Ne craignez rien, vous dis-je ! Nous les aurons !

Elle souriait. Il pensa qu'elle était capable en effet de les obtenir.

— J'ai failli voler mon fils, tantôt... il voulait venir avec moi, pauvre petit... Cela n'a tenu qu'à un fil !

— Vous avez bien fait de résister, dit-elle, cela aurait tout gâté. Elles nous les rendront, vous verrez !

Il avait perdu sa belle supériorité d'avocat vainqueur, d'éloquent député : ce soir-là, martyr de cette journée, il n'était plus qu'un malheureux homme attristé, joué presque, par deux femmes obstinées, et conscient de sa défaite. Elle l'aimait mieux encore, s'il était possible, triste, triste et humilié, que dans le triomphe et dans la joie ; dans ses yeux de femme aimante, il vit le refuge et la consolation. Ce n'était pas pour cela qu'il l'avait aimée, mais elle lui en devint plus chère. S'il avait su qu'elle avait pleuré la moitié du jour ! On n'en voyait rien pourtant dans ses beaux yeux graves.

— Vous n'avez pas dîné, lui dit-elle très doucement.

— Qui vous a dit cela ?

Elle montra du doigt l'indicateur ouvert sur la table.

Neuf heures quinze à l'arrivée, répondit-elle ; vous êtes venu directement et vous n'avez pas pu dîner à la Rouveraye, parce que vous n'auriez pas pu prendre ce train-là !

Il ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes dangereuse, dit-il, avec votre perspicacité. Il faudra se méfier de vous !

Elle sonna et demanda le thé dans la salle à manger.

— On vous a préparé à souper, dit-elle. Venez-vous, cousine ?

La cousine refusa du geste, indiquant son roman, si intéressant !

Ils passèrent tous deux dans la grande salle à manger, la porte restant ouverte entre les deux pièces. Il s'assit, déjà moins accablé ; elle resta debout pour le servir, et, tout à coup, il eut l'impression qu'ils étaient mariés depuis très longtemps déjà, qu'ils avaient partagé bien des joies et bien des peines, et qu'avec cette femme-là à son côté, la vieillesse et la mort ne seraient rien de redoutable, rien du tout, en un mot. Peut-être était-ce déjà venu sans qu'il s'en doutât ? Il perdait la notion du temps et de l'espace à regarder cette merveilleuse sérénité.

— Vous a-t-on dit beaucoup de mal de moi ? fit-elle en souriant. Elle le servait avec une délicatesse et une aisance qu'il n'avait jamais vues ailleurs.

# Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(o)—

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centims.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

---

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims relié 60 centims, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 820 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

---

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

## Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

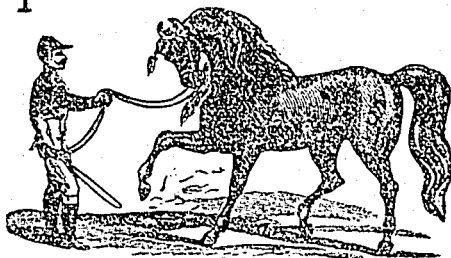
---

## Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centims, et les ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

---

# Spécifique du Professeur VINK



## REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux Etats-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrirent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

• PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,